

MANN-TROFIMENKOFF, Susan, *The Dream of Nation: A Social and Intellectual History of Quebec*. Toronto, Macmillan of Canada, 1982. 344 p. 19,95 \$.

Richard Jones

Volume 37, Number 4, mars 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304219ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304219ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jones, R. (1984). Review of [MANN-TROFIMENKOFF, Susan, *The Dream of Nation: A Social and Intellectual History of Quebec*. Toronto, Macmillan of Canada, 1982. 344 p. 19,95 \$.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 37(4), 624–626. <https://doi.org/10.7202/304219ar>

MANN-TROFIMENKOFF, Susan, *The Dream of Nation: A Social and Intellectual History of Quebec*. Toronto, Macmillan of Canada, 1982. 344 p. 19,95\$.

Susan Mann Trofimenkoff s'est déjà fait connaître par ses travaux portant sur des sujets tels que le nationalisme au Québec et l'histoire de la femme. Voici qu'elle nous livre maintenant une brillante synthèse de l'histoire du Québec depuis ses débuts. Quoique le sous-titre laisse entendre une préoccupation particulière pour l'histoire sociale et intellectuelle, qui est d'ailleurs

largement mise en évidence, les questions politiques bénéficient aussi d'un traitement important.

Pour réussir une synthèse, l'historien doit relever trois défis. D'abord, confronté par une masse énorme de données, il saura sélectionner, sans paraître superficiel, les principales informations liées aux personnages, aux événements et aux situations qu'il choisit de présenter. En deuxième lieu, il dégagera un ou des fils conducteurs qui imprimeront une unité et une cohérence à sa démonstration. Finalement, il rédigera son texte dans un style vivant qui captivera le lecteur au lieu de l'endormir. À notre avis, l'auteur a réussi sur les trois plans et elle mérite nos félicitations pour un ouvrage singulièrement bien fait.

Le fil conducteur qui donne l'unité à cet ouvrage, c'est la suite de rêves de nation qu'ont caressés les Canadiens français, et notamment leurs élites, depuis l'époque de la Nouvelle-France. Certes, les élites, qui définissent les conditions dans lesquelles la survivance doit se passer, se voient comme la pierre angulaire de la nation à laquelle elles rêvent, mais l'auteur ne présente pas cette réalité d'une manière doctrinaire. Toutefois, elle montre que la population ne partage pas toujours les rêves de ses leaders, tant s'en faut, car elle est davantage préoccupée du quotidien de son humble expérience.

À l'époque de la Nouvelle-France, «les habitants s'entêtent à refuser de se plier aux demandes d'une minuscule élite». La Conquête de 1759-60 déloge les Français et même si, pour de nombreux historiens depuis Garneau, elle se révèle une catastrophe, les habitants, eux, contents de vivre en paix et de se faire payer comptant pour leurs denrées agricoles, ont moins de raisons de se plaindre. Mais la paix ne dure pas et les armées de George Washington tentent de s'emparer de la colonie. Seigneurs et clercs prêchent la loyauté au maître britannique alors que les habitants se réfugient dans une neutralité prudente, s'ils n'accueillent pas favorablement les envahisseurs américains, du moins aussi longtemps que ces derniers ne paieront pas leurs achats avec du papier-monnaie! Début XIX<sup>e</sup>, les membres d'une nouvelle élite professionnelle réclament leur juste place dans la société et dans la politique. Et à propos de ces bourgeois, l'auteur se fait un peu cynique: «Lorsque personne ne les écoute, ils ajoutent une note nationaliste.» La situation ne cesse de s'envenimer jusqu'au moment où, en 1837, «des membres des professions libérales enfilent leurs habits militaires et se lancent dans une courte rébellion dans le but de mettre l'accent sur leurs demandes de leadership social».

Cette révolte avortée, d'autres rêves de nation se succèdent. Pendant l'Union, «les Canadiens français manifestent une énergie extraordinaire, un enthousiasme, une tenacité, une vigueur remarquables. Ils ressuscitent et remodelent leurs institutions politiques et minent ainsi le but assimilateur de l'Union». Puis, dans les années 1860, bleus et rouges formulent de nouveaux projets. Les bleus, travaillant à la création d'une nouvelle nationalité mais dans des conditions où le Canada français sera préservé, triomphent, et le régime de la Confédération, «viable mais plein d'embûches», est inauguré. De son côté, le clergé ultramontain rêve de créer un Canada français uni sous la direction cléricale. Mais «la plupart des Québécois choisissent le chemin de fer qui conduit vers la prospérité nord-américaine», ou encore la route de l'exil vers les manufactures de la Nouvelle-Angleterre. Louis Riel pendu, Honoré Mer-

cier appelle à l'unité contre les conservateurs et «s'amuse sûrement à se poser comme chef national». L'électorat, lui, est plus modéré et ne sanctionne pas, ni alors ni maintenant, l'unité politique tant souhaitée par les politiciens. Début XX<sup>e</sup>, les nationalistes revendiquent l'autonomie du Canada, du Québec, et de l'économie, mais ils sont bien loin des problèmes de la vie quotidienne des ouvriers. L'abbé Groulx, face au cortège de maux liés à l'industrialisation et à l'urbanisation, sonne le tocsin: il faut favoriser l'oeuvre de régénération nationale. Comme on le sait, Groulx jouira de beaucoup d'appuis chez l'élite intellectuelle et cléricale. Mais au cours des jours sombres de la crise économique, «l'analyse nationaliste est bien éloignée des réalités de la Dépression pour des centaines de milliers de Québécois». 1948: un grand rêve nationaliste se réalise: le Québec adopte un drapeau officiel, le fleurdelisé, symbole de la différence, alors que «tous les indices de l'activité économique, du développement ou du bien-être laissent entendre que le Québec est vraiment très semblable au reste de l'Amérique du Nord». Et enfin, à partir des années 60, René Lévesque élabore un rêve de nation, «soigneusement conçu pour inspirer, non pour effrayer». L'issue du débat est bien connue.

Ce qui est plus original est la tentative de l'auteur d'intégrer le féminisme dans cette trame. Début XX<sup>e</sup>, dit-elle, les féministes se joignent aux nationalistes et aux clercs pour façonner une trilogie préoccupée, de diverses manières, des répercussions sociales de l'industrialisation. À la fin de la deuxième décennie du siècle, la majorité de langue anglaise piétine les sensibilités nationales des Canadiens français en instaurant la conscription, et «menacent une notion fondamentale de l'ordre social dans la famille» en octroyant le droit de vote aux femmes au fédéral. Les projets de colonisation, de corporatisme et des coopératives «tissent leurs promesses autour de l'image d'une femme». Et puis, enfin, le rêve de nation de René Lévesque s'évanouit «quelque part dans la confusion autour du féminisme, du fédéralisme et de l'indépendance du Québec». Si le lecteur masculin se trouve un peu perplexe devant ces démonstrations non parfaitement limpides, c'est peut-être parce qu'il est... mâle. Mais même les lecteurs mâles passeront plusieurs heures agréables et stimulantes à lire l'ouvrage de S. M. Trofimenkoff.

*Duke University  
Durham, N.C.*

RICHARD JONES